



Le poids des pixels : Visa 2016, du déclin à l'espoir !

A Perpignan de fin août à mi septembre 2016, Visa pour l'image a une fois de plus exposé la folie des hommes mais a aussi donné la part belle aux femmes et aux images du monde. De la crise des migrants fuyant les horreurs de la guerre, au conflit contre l'état islamique (notez l'absence de majuscules), jusqu'aux ravages causés par le virus Zika pour sa 28^{ème} édition du festival international du photojournalisme on nous a donné à voir du classique (n'y voyez rien de péjoratif).

Mais contrairement à ce que certains prétendent, Visa ne montre pas que du sensationnel et de la misère dans l'unique but de choquer. Les projecteurs sont aussi braqués sur des sujets de fond qui n'ont pas eu la médiatisation à laquelle ils auraient pu prétendre. Ainsi on a pu voir grâce à **Peter Bauza** un autre Brésil situé près de Rio, celui de Jambalaya et de son complexe immobilier occupé par des centaines de familles de sans-abri qui y survivent bien cachées derrière la vitrine des JO. Non sans rappeler le fameux reportage de 2011 intitulé « Urban Quilombo » de Sebastián Liste ramené de Salvador de Bahia. Toujours au Brésil mais dans le nord-est du pays, **Felipe Dana** a posé son regard sur des familles frappées par le virus Zika. Alors qu'en avril de cette année la catastrophe de Tchernobyl est devenue trentenaire, **Niels Ackermann** nous montre comment les enfants de cette partie de l'Ukraine sont devenus grands ! Et au lieu de



Eduarda, 12 ans, est une des habitantes de ce quartier de Rio oublié de tous, « Copacabana Palace », Brésil © Peter Bauza

nous rapporter les conséquences de cet accident déjà de très (de trop ?) nombreuses fois traitées, il choisit de porter son regard sur l'avenir de la ville la plus jeune d'Ukraine. Slavutych est distante d'à peine trente kilomètres de la centrale, elle est sortie de terre en 1986, née des cendres de la tragédie afin d'y loger le personnel affecté à l'entretien des réacteurs encore en activité.





Des LGBTI défilent pour la Gay Pride, un an après l'annulation par le Conseil constitutionnel de la loi condamnant les homosexuels à la prison à vie, Ouganda © Frédéric Noy

Dominic Nahr nous montre le conflit du Soudan du Sud, beaucoup moins couvert chez nous. Frédéric Noy, photographe français installé en Ouganda, documente la vie des LGBTI (lesbiennes, gays, bisexuel, transsexuel et intersexués) en Ouganda, au Burundi et au Rwanda. Ces populations stigmatisées et menacées par des lois homophobes, voire par la vindicte populaire, vivent un quotidien difficile qu'il nous laisse partager. Son travail intitulé « Ekifire, les demi-morts » nous pose la question de la visibilité des invisibles ! Quant aux attentats ayant frappé l'Europe, ils seront abordés lors de projections, mais pas dans les expositions. Enfin, bien sûr, Visa a rendu un bel hommage à Marc Riboud en présentant sa série réalisée à Cuba en novembre 1963. Dans l'attente d'une rencontre avec Castro, Riboud sillonne l'île et en profite pour photographier les habitants...

Mais ce festival, ne l'oublions pas, même s'il a moins le vent en poupe, est ouvert au grand public tout comme aux 3000 professionnels accrédités et aux 280 agences réparties dans une cinquantaine de pays. Ca c'est pour la présentation, le côté promotionnel... Mais la réalité est toute autre, parmi elles, seulement une trentaine y avait un bureau. Et l'endroit, censé grouiller d'agences, ressemble à un véritable dortoir, pour ne pas dire à un mouiroir ! Pourtant les désoeuivrés du photojournalisme et du photoreportage sont venus montrer leurs travaux chargés de leurs portfolios dont ils sont très fiers. Certes, ils ne seront sûrement pas publiés, qu'importe, au moins certains les regardent, et tout ce travail n'aura pas été réalisé en vain... Hélas il faut bien se rendre à l'évidence, le photojournalisme est définitivement épuisé et l'économie qui gravite autour se porte elle aussi au plus mal. Mais le pire, c'est que certains fautifs de cette dégringolade sont présents, pour ne pas les nommer, il s'agit des grandes enseignes de réseaux sociaux...



Le poids des pixels : Visa 2016, du déclin à l'espoir !

Mais alors que faut-il retenir de cette édition sans cadors de la profession ? La réponse est simple : Il faut rendre hommage aux femmes ! Elles nous ont présenté des sujets avec leur sensibilité, loin du tape à l'oeil et du sanglant regard convenu du photojournalisme contemporain souvent vu à Visa. Elles se sont investies pour traiter de grands thèmes géopolitiques construits et réfléchis. Elles ont travaillé afin de donner une base de réflexion et de sensibiliser les observateurs à des situations qui demandent résonances. Elles nous ont proposé un regard original et intéressant sur des sujets non conventionnels, pas ou peu traités. Ah ! Mes amis, quel vent de fraîcheur et quel bonheur !

Ainsi **Anastasia Rudenko**, lauréate du prix Canon de la femme photojournaliste, a pénétré certaines institutions d'handicapés mentaux de son pays, la Russie. Lieux où végète à perpétuité une population d'hommes et de femmes simples d'esprit. Mais peut-on dire pour autant qu'ils sont fous ? Non sans rappeler un certain « San Clemente » de Depardon, l'approche du sujet « Paradise » est délicate et poétique, elle rend à ces gens l'humanité qu'ils méritent, tout en peignant un portrait noir de son pays aux pratiques d'un autre âge... On se rend compte de la recherche d'écriture photographique dans la construction de ce reportage qui a demandé une grande préparation et surtout de nombreuses démarches administratives.

Laurence Geai, elle, nous parle du partage inéquitable de l'eau entre Israël, la bande de Gaza et la Cisjordanie. Effectivement, l'accès à l'eau est très différent si on est un Israélien lambda, un colon ou un Palestinien... Elle nous expose les conséquences sur la vie des Palestiniens,



Paradise © Anastasia Rudenko



Des colons israéliens et des Palestiniens se baignent ensemble, Wadi Qelt, Cisjordanie, août 2015 © Laurence Geai



Shirin Bahar, près de Lali, Khuzistan, Iran, avril 2016 © Catalina Martin-Chico



dont les sources sont vidées pour remplir les piscines des colons dans « Eaux troubles » ! Il faut savoir que la répartition de l'eau entre Israéliens et Palestiniens est très inégale, les premiers contrôlant l'ensemble et ne laissant aux seconds qu'une quantité négligeable. Le problème n'est pas nouveau, et d'autres l'ont déjà abordé (Mohammed Salem en 2014, Said Khatib en 2009...), mais cette fois l'angle de recherche est bouleversant, il nous touche tout en nous informant, bravo !

Catalina Martin-Chico nous offre un magnifique reportage sur les derniers nomades d'Iran. Elle pose un regard attentif sur cette population précaire qui vit dans un anonymat choisi en accompagnant cette communauté dans ses transhumances, ses déménagements et ses doutes entre aspiration à plus de confort et peur du chômage...



Refugees are first separated according to nationality, Hotspot de Moria, Lesbos 2015 © Marie Dorigny

Enfin j'ai gardé **Marie Dorigny** pour conclure sur un aspect positif et sur une note d'espoir d'horizons plus radieux ! Elle a fait figure de VIP cette année puisque son parcours n'est plus à présenter. Marie, qui a montré l'esclavage domestique, le travail des enfants dans le monde, l'accaparement des terres arables, ou encore le Cachemire, un paradis oublié... Mais elle est aussi la star de cette édition 2016 car elle a été mandatée par le Parlement européen pour photographier les femmes réfugiées et les demandeuses d'asile en Grèce, en Macédoine et en Allemagne. Une première pour l'institution qui a décidé de faire du photojournalisme un outil de communication. Autant dire que ce partenariat entre le parlement et Visa par l'intermédiaire de la photographe, augure une nouvelle orientation qui, je l'espère, sera prometteuse pour cette profession sinistrée !



Le poids des pixels : Visa 2016, du déclin à l'espoir !

Tout commence en septembre dernier quand pour la première fois des communicants du Parlement européen viennent au festival Visa pour l'Image. Suite à cette visite, ils se sont rendu compte que le photojournalisme était le médium idéal pour communiquer sur certains sujets, et que dans le même temps, les photojournalistes avaient besoin de soutien (Et c'est peu de le dire !). L'institution voulait médiatiser un rapport sur « les femmes réfugiées et demandeuses d'asile en Europe ». Qu'à cela ne tienne, s'il s'agissait de donner une visibilité sur ces femmes, Marie Dorigny serait le porte-parole, euh le porte-vues (rires) parfait pour cette mission. Elle a ainsi rendu compte cette année de son travail sur l'île de Lesbos, à la frontière avec la Macédoine, ainsi que dans un camp allemand de réfugiés en suivant ces femmes qui, enceintes ou accompagnées de jeunes enfants, ont échappé à la mort, persécutées, terrorisées et épuisées. De ce tragique exode se dégage une dramaturgie et une mélancolie dont elle espère qu'elles déclencheront, chez le spectateur, un changement dans sa vision des réfugiés. L'Institution Europe espère quant à elle entraîner (ou aider à le faire) une prise de conscience collective à ce sujet... Pour information les photographies de Marie ont été mises à disposition du Parlement pour organiser autant d'expositions qu'il le voudra. Par ailleurs, un autre partenariat a été signé avec le collectif « Dysturb », afin d'afficher dans les rues ses photographies ainsi que celles d'autres photographes sur le thème des femmes réfugiées. Ces partenariats sont peut être les prémises d'un nouveau système vertueux pour une profession moribonde. C'est l'espoir qui renaît, pourvu que cela suscite des idées et surtout des passages à l'action.

Squal

VISA POUR L'IMAGE
2016 PERPIGNAN

DU 27 AOÛT AU 11 SEPTEMBRE 2016

28^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU PHOTOJOURNALISME

© YANNIS BEHRAKIS/REUTERS Grèce, septembre 2015

Canon MATCH PERPIGNAN NATIONAL GEOGRAPHIC
gettyimages ELLE DAYS PHOTO rfi
AVEC LE SOUTIEN DE LA DRAC LANGUEDOC-ROUSSILLON - L'UNION POUR L'ENTREPRISE 66